

# LE RESSUSCITÉ

## CHAPITRE PREMIER

La mort était une boîte de métal dérivant dans le vide à huit millions de km de Mars. Une coque lisse, sertie de réacteurs venturisés, gorgée de torpilles, chargée d'instruments et d'un canon multiple de gros calibre. Une guêpe spatiale créée par l'homme, capable d'accélérer à une vitesse ahurissante, de frapper et détruire, de s'éloigner et de frapper encore. Un petit patrouilleur de la Flotte Terrienne, la coque brunie pour éviter tout reflet, dépourvu de blindage, sa sécurité reposant sur sa vitesse et son agilité. Il dérivait sur une silencieuse orbite autour de la planète rouge, prêt à anéantir tout vaisseau tentant de forcer le blocus et, autour de lui, les doigts invisibles des détecteurs radar balayaient l'espace sur un million et demi de km.

La salle de contrôle était un cercueil. Un espace minuscule où deux hommes vivaient et dormaient, respiraient et mangeaient, attendaient et observaient. Ils faisaient autant partie du vaisseau que les instruments, sanglés dans un capitonnage absorbant les fortes accélérations, écorchés par le tissu rêche et le métal des tenues spatiales. Leur nourriture consistait en capsules sorties d'une boîte, des vitamines essentielles et des stimulants, car il fallait peu d'aliments énergétiques durant les longues périodes de chute libre, et le glucose fournissait toute l'énergie dont ils avaient besoin. Leur eau était rationnée au centilitre près, recyclée à partir des déchets et de l'humidité de l'air, et ils respiraient un oxygène presque pur à quatre kilos de pression.

Ils étaient deux. Carlos le canonnier, un Latino-Américain aux yeux bruns humides, à la peau basanée, friand de plats très épicés. Son esprit était un ordinateur, ses doigts prolongeaient ses armes, ses yeux restaient inexpressifs devant le spectacle de la destruction. Pour lui la mort était abstraite, du métal déchiré et la floraison d'une flamme, de petits fragments d'humanité brute tournoyant dans le vide, le gémissement et la pulsation du canon multiple et le sifflement des torpilles filant vers leur cible. Un homme svelte, aux muscles tels des lanières élastiques, des câbles d'acier à haute tension. Un homme calme, qui avait depuis longtemps enfermé sa vie privée dans un compartiment secret de son esprit.

Baron, lui, était le capitaine. Grand, avec des cheveux noirs coupés courts casquant son crâne. Des yeux gris ardoise dardaient un regard dur de part et d'autre d'un nez en bec d'aigle, et sa bouche était une fine entaille au-dessus d'un menton proéminent. Une balafre serpentait sur sa joue gauche, souvenir dentelé d'un moment où du métal brûlant l'avait caressé d'un baiser torride, et ses sourcils couvraient d'une barre épaisse la froideur inexpressive de ses yeux.

Depuis un mois, maintenant, ils faisaient équipe dans cette salle de contrôle trop petite pour eux. Ils auraient encore à vivre deux semaines dans la prison de leurs tenues protectrices. Puis ils seraient relevés et retourneraient au vaisseau-mère. Ils seraient lavés, et leur vaisseau révisé, et pendant une semaine ils se détendraient, mangeant comme des hommes le devraient, savourant la traction de la gravité artificielle et se mouvant sans harnais ni pression. Six semaines, et une semaine de congé. Encore et encore, jusqu'au point où c'était devenu une routine, une question d'habitude. Six semaines de haute tension, à observer et attendre, prêts à frapper et fuir, esquiver et virer, tuer ou être tués. Six semaines d'enfer et une semaine de vie.

La gloire de la guerre interplanétaire.

Baron y songeait, assis là, ses yeux scrutant automatiquement le cadran vide de l'écran radar. En bas, à portée de main, Carlos grommela, émergeant en sursaut d'une légère somnolence, et bâilla dans un éclair de dents blanches.

— L'heure de manger ?

— Manger quoi, des pilules ? Baron haussa les épaules, geste à peine perceptible sous sa tenue. Attends que nous soyons relevés pour parler de manger.

— Alors, là oui, je mangerai, promit Carlos.

Il prit l'inévitable chewing-gum et mâcha un moment en silence, tentant de duper son estomac par l'afflux de salive.

— Des tortillas, murmura-t-il. Du chili et des tamales, des plats au curry, si forts qu'ils écorchent la bouche... et du vin. Ah, le vin ! Il baisa le bout de ses doigts. Du chianti, je pense, et peut-être un peu de ce xérès d'Espagne, du bon xérès au goût d'amande et au corps de saint. De la tequila, bien sûr, beaucoup de tequila, et un steak, brûlé à l'extérieur et cru à l'intérieur. Il grimaça un sourire à l'adresse du capitaine. D'accord ?

— Cesse de te torturer. Baron s'adossa au fauteuil d'accélération rembourré qui servait à la fois de siège de contrôle et de lit. Tu as encore deux semaines à tirer avant de pouvoir te remplir la panse, et y songer rend seulement les choses plus pénibles.

— Un homme peut rêver, dit Carlos avec une dignité toute simple. Même dans l'espace, un homme peut rêver.

— Rêver ? Baron émit un grognement, mi-rire, mi-mépris. Je ne rêve pas.

— Tu devrais, mon ami. Tout cela dit Carlos en faisant un geste de sa main gantée, n'est qu'une partie de la vie, la dure et froide réalité, mais dans les rêves un homme peut s'évader. Il peut manger et savourer le goût du vin, la douceur veloutée d'une bonne liqueur et même écouter les guitares d'un jour de fiesta. Ce n'est pas bon pour un homme de ne pas rêver.

— Non ? Alors, pourquoi es-tu ici, Carlos ? Pourquoi faire ce que tu fais si tu n'as pas le cœur à ça ?

— Ai-je dit cela ? Ses dents blanches étincelèrent en un sourire et ses yeux bruns humides pétillèrent de gaieté. Je fais ce que je dois faire, comme tout un chacun, mais ce n'est pas toute ma vie. Je tire, je tue, je réduis des hommes en charpie, mais je n'en retire aucune émotion. Non. Je réserve cela aux choses authentiques, aux plaisirs du corps et de l'esprit. Je conserve mes frissons pour le vent du soir et le chant des oiseaux, les accords de guitares et la souris des danseuses. Ce sont de vraies choses, mon ami. Ce sont les seules choses.

— Tu es idiot, fit Baron, mais il le dit sans conviction. Ceci est la réalité. Il cogna le bord du panneau de contrôle. Oui, ça !

— Et pourtant, quand la guerre sera finie et que nous serons de retour sur Terre, nous pourrons manger trois fois par jour et marcher sans combinaison. Ceci ne semblera-t-il pas un rêve ? Car nous savourerons ce dont nous rêvons maintenant, alors que je ne pense pas que je rêverai jamais de ce que nous faisons en ce moment.

— La guerre ne finira jamais, fit Baron.

Il le dit comme s'il répétait une leçon, sans émotion ni conviction, déclamant ces mots comme s'ils étaient la froide expression d'un fait.

Carlos rit.

— Toutes les choses finissent, mon ami, et cette guerre finira, comme les autres guerres ont fini. Il se hissa un peu sur le siège surbaissé de canonier. J'ai entendu une rumeur la dernière fois que nous étions de repos sur le vaisseau-mère. Une trêve aurait été négociée et un armistice serait certain. Les colons Martiens sont battus, ils le savent, et nous serions heureux de mettre fin à la guerre. Il claqua des lèvres. C'est peut-être notre tout dernier tour de garde.

— Non.

— Pourquoi pas ? Nous avons gagné la guerre.

— Non ! Baron foudroya du regard le visage souriant du canonier. Elle ne finira jamais.

— C'est absurde, fit doucement Carlos. Se pourrait-il que tu ne désires pas qu'elle finisse ?

— Je ne sais pas. Le capitaine secoua la tête comme pour en chasser des toiles d'araignée. Je suppose que je veux la paix, mais...

— Mais tu ne sais pas ce qu'est la paix. Carlos hocha la tête et ses yeux exprimèrent une surprenante douceur. Tu as été formé pour l'espace, n'est-ce pas ? Comme pilote ?

— Oui. Baron serra ses mains gantées et contempla tristement la rangée de cadrans des instruments. Je suis entré à l'Académie Spatiale à quinze ans, comme pupille de l'État. Mes parents étaient tous deux morts dans le crash sur Luna, et on m'a trouvé une place en compensation. J'ai suivi cinq ans d'entraînement préliminaire avant que la guerre soit déclarée contre Mars, et depuis lors j'ai piloté un patrouilleur. Il déglutit. C'était il y a dix ans.

Carlos hocha la tête. Il connaissait la discipline spartiate de l'Académie Spatiale, l'entraînement rigoureux et le broyage délibéré de toute tendresse ou bonté chez ceux qui étaient choisis pour piloter les vaisseaux des lignes spatiales. La Flotte Terrienne n'avait de place que pour les meilleurs, et la barre était placée haut. En temps que canonier, Carlos avait de la chance. Il avait été formé, bien sûr, mais la formation de canonier n'avait rien d'aussi strict que celle d'un pilote. Il pouvait se souvenir de la douceur d'un monde en paix et il avait soigneusement tenu les rigueurs de la guerre à l'écart de sa personnalité normale. Son âme n'était pas enchaînée et il pouvait chasser les dix années passées comme un chien s'ébroue.

Baron ne le pouvait pas.

Il n'avait pas d'autres valeurs. Il n'avait connu que la guerre et les exigences de la guerre, la tension survoltée et la dure rigueur du service actif. Si incroyable que cela parût, le capitaine avait presque peur de la paix ! Une peur qu'il ne pourrait jamais avoir de la guerre. Carlos soupira et prit une nouvelle tablette de gomme.

— Tu apprendras, dit-il tranquillement. Tu oublieras l'acier et les armes, la nuit de l'espace éclairée par de lointaines étoiles et le bouillonnement du sang dans des capillaires surmenés. Tu te déplaceras plus librement sans uniforme, sans l'entrave du métal et du plastique, tu laisseras tes membres bouger amplement et tu empliras tes poumons du bon air de Dieu. Tu apprendras.

— Ils auront toujours besoin de pilotes, fit Baron d'une voix sombre. La guerre finie, le commerce va croître et il faudra des hommes pour manoeuvrer les vaisseaux.

— Oui ?

— Oui. Le ton du capitaine exprimait un espoir éperdu. L'espace, c'est ma vie. Je ne connais rien d'autre, et ils auront toujours besoin d'hommes.

— En effet, mon ami, mais n'ont-ils pas des hommes ? Carlos contempla d'un air sombre le froid métal des canons, clignant des yeux sous l'éclairage ténu. Des hommes jeunes.

— Je ne suis pas vieux.

— Tu as trente ans. Tu es marqué par le combat et surmené, un homme de guerre, une machine. Il y en a d'autres, des hommes plus jeunes, des officiers plus gradés, plus adaptés peut-être à la vie civile.

— Je suis entraîné.

— Comme le sont des milliers d'autres, des dizaines de milliers d'autres, peut-être plus. Y aura-t-il des vaisseaux pour tous ces hommes ?

— Je l'ignore. La sueur perlait sur les traits durs du capitaine. J'ai consacré ma vie à la Flotte, ils prendront soin des leurs.

— Une philosophie réconfortante, dit calmement le canonnier. J'admire ta foi.

Il bâilla, s'étira et fredonna une bribe de chanson latine, vive et fouettant le sang, chaude du soleil méridional, évoquant l'amour et le vin, la gaîté et l'insouciance. Baron regardait droit devant lui, sans écouter, l'esprit tel une froide masse de tissu vivant, sans émotion, calculateur, indifférent au rythme de refrains qu'il n'avait jamais entendus et qu'il entendait sans comprendre.

Une sonnerie déchira l'air de son avertissement strident et une foule de lumières vermeilles remplaça la clarté ténu. Encore cette sirène irritante ! Le chant rythmé mourut sur les lèvres du canonnier, et la bouche du capitaine devint une balafre aux coins abaissés.

— Où ? Carlos se pencha en avant pour essayer de voir l'écran radar, le casque qu'il avait rabattu en arrière résonnant en heurtant le métal de la coque. Combien ?

— Un. Baron coupa l'alarme d'un geste de la paume et tourna les molettes de contrôle des instruments. Il arrive par le soleil et se dirige vers Mars. Ses yeux gris ardoise parcoururent la rangée de cadrans. Il vient par ici... Vite.

— Portée ?

— Trop loin. Baron grogna lorsque l'alarme beugla encore ce son étudié pour mettre les nerfs à vifs tandis que des points verts grouillaient à la surface de l'écran radar. Il y en a d'autres ! Ce doit être un convoi.

— Un convoi ? Carlos fronça les sourcils. Cela n'a pas de sens. Qu'espèrent-ils gagner ?

— Moi, je sais ce qu'ils vont recevoir. Le capitaine se tendit en surveillant les aiguilles oscillantes du panneau d'instruments. Ils sont cinq. Il sourit à nouveau, ses lèvres se tordant en une grimace absolument dénuée d'humour. Nous avons de la chance. Ils vont passer dans notre secteur. Tenons-nous prêts.

Ils mirent soigneusement leurs casques, les scellèrent, vérifièrent les radios inter-combinaisons et se mirent en position. Sur l'écran radar, les mouchetures vertes grandirent à mesure que les vaisseaux rapides approchaient, et les gyroscopes gémissaient lorsque Baron les alimenta en puissance, tournant le museau du minuscule vaisseau par inversion de poussée.

— Prêt ?

— Oui.

— Tire une torpille à mon signal. Le silence s'abattit tandis qu'il observait l'aiguille tournante du chronomètre. Maintenant !

L'air siffla lorsqu'une torpille effilée jaillit dans l'espace, propulsée par une décharge d'air comprimé. Elle fut crachée par le patrouilleur, le délicat mécanisme de son museau la guidant par attraction de masse vers le vaisseau en approche.

— Maintenant !

Une seconde torpille, chargée d'explosifs et de shrapnel pour percer et cribler le vaisseau ennemi de ses dents de mort.

— Maintenant !

A nouveau, les formes effilées fusèrent du ventre du vaisseau, le sifflement de l'air comprimé faisant doucement écho dans l'appareil silencieux. Encore et encore jusqu'au moment où les soutes furent vides et les invisibles porteurs de destruction en route.

— Tu penses qu'elles vont faire mouche ?

— Non, à moins que ces pilotes soient des idiots. Baron posa les mains sur les commandes de tir. S'ils surveillent leur radar, ils les repéreront, mais cela leur donnera de quoi s'inquiéter.

— Une réaction ?

— Je surveille. Le capitaine plissa les paupières lorsque des mouchetures vertes grêlèrent l'écran. Les voilà !

— Dois-je les pulvériser ?

— Ne sois pas idiot ! Il sera temps de passer à la séance de tir quand tu auras quelque chose de valable dans ton viseur. Prépare-toi pour la poussée.

— Prêt.

— Maintenant !

Un grondement de tonnerre résonna dans le vaisseau lorsque de longues langues de flamme blanc-bleuté jaillirent des venturis arrière. Ils furent frappés par la pesanteur, repoussés au fond du capitonnage pneumatique des fauteuils d'accélération. Plaques de coque et structures métalliques protestèrent en gémissant lorsque la puissante poussée des tubes-fusées fit passer le vaisseau d'une immobilité relative à une accélération de sept G.

Sur l'écran radar, les points verts grandirent et devinrent des taches mouvantes. Carlos sourit de pur bonheur en s'installant derrière le métal lisse de ses armes. C'était le moment qu'il aimait, non pour tuer, il n'y pensait jamais, mais par simple amour de l'action et du défi pour son talent. Il n'avait qu'à saisir les bonnes opportunités et lancer des flots d'obus explosifs sur les vaisseaux ennemis. Un servomécanisme automatique aurait pu le faire aussi bien que lui, mieux même, car il aurait pu pister les vaisseaux et calculer leur position probable après décalage. Mais un ordinateur ne pouvait monter la garde, prendre le relais si le capitaine tombait malade, offrir conversation et compagnie. Un ordinateur était plus coûteux et avait besoin de plus d'entretien. Les canonnières étaient sacrificiables.

Baron avait une tâche plus ardue. Il devait piloter le vaisseau, esquiver les torpilles le visant, approcher à distance de feu, offrir au canonnier des occasions de pulvériser l'ennemi, et éviter les tirs de riposte. Il devait faire tout ceci à des vitesses élevées, en modifiant constamment les accélérations. Il devait surveiller ses instruments, calculer les trajectoires de vol, évaluer les distances, rester conscient et garder un coup d'avance sur les pilotes ennemis qui étaient tout aussi qualifiés et motivés que lui.

Un pilote était jugé vieux à vingt-huit ans, et bon pour un reclassement à trente. Les accélérations brutales faisaient éclater les cellules sanguines et les capillaires, distendaient les ligaments et déchiraient les muscles. Le résultat était similaire à ce dont souffraient les boxeurs imprudents après des coups répétés à la tête, et l'abrutissement était un mal professionnel.

Mais à présent, il n'avait pas le temps d'y penser.

Les visières s'animent en clignotant lorsque le silence électrique fut levé, les langues de feu des tubes-fusées ayant trahi leur présence. Le radar avait révélé leur position, mais tout météore ou autre masse à la dérive aurait produit le même effet sur les écrans. Mais, une fois les fusées allumées, il ne restait aucun espoir de se dissimuler et Baron serra fermement les commandes en fonçant vers les vaisseaux ennemis.

Un vaisseau trapu de type cargo enfla sur le visière, crachant du feu par le canon multiple de sa tourelle, ses propulseurs directionnels striant le vide d'une gerbe de flammes. Carlos gloussa de rire en le voyant.

— Vois ce gros porc. Regarde.

Ses armes vibrèrent lorsqu'il envoya un flot d'obus sur le lourd vaisseau, Baron maintenant leur trajectoire pour lui offrir une cible dégagée. Puis le sang monta aux oreilles et au nez lorsqu'il alimenta en puissance les propulseurs directionnels pour dévier le patrouilleur de sa ligne de visée. Les poutrelles gémissaient lorsque la poussée contraire agressa la structure et le grondement des fusées enflammées s'enfla lorsqu'il fit virer le vaisseau et modifia leur vitesse relative. A nouveau, ils foncèrent vers l'appareil ennemi, et à nouveau la pulsation des armes fit vibrer le vaisseau tandis que Carlos criblait les coques trapues d'acier et de flammes.

— De vrais pigeons, hurla le canonnier. C'est comme un tir au canard. Ils doivent être fous pour tenter de forcer un blocus avec des vaisseaux cargo reconvertis.

— Reste concentré, l'avertit sévèrement Baron. Il jura et tira sur les commandes alors qu'une torpille arriva sur lui, la traîne de ses fusées éclairant la nuit de l'espace. Soudain, une fleur incandescente s'épanouit là où un appareil venait de cracher un flot d'énergie destructrice, lorsqu'une des torpilles toucha sa cible et fit exploser le carburant, réduisant coque et équipage, cargaison et vaisseau en débris méconnaissables.

— Tu as dû toucher leur radar, fit Baron avec satisfaction. Continue comme ça. Il grogna lorsque des silhouettes effilées se dessinèrent contre le globe lointain du soleil. Voici venir des ennemis. Maintenant, nous n'avons plus affaire à de simples cargos. Ce sont des vaisseaux de guerre.

Tendu, il se concentra sur les instruments.

Le reste devint un cauchemar. L'enfer des traînées enflammées des fusées, des changements d'accélération étourdissants, des armes gémissantes, des manœuvres désespérées pour échapper aux torpilles et aux flots d'obus. L'air jaillit par la coque perforée et du shrapnel percuta l'arrière blindé des fauteuils d'accélération protecteurs. Du verre se brisa quand le panneau d'instrument éclata en débris à demi fondus et l'écran radar mourut en une gerbe d'étincelles.

— On fiche le camp ! Baron mit les commandes au point mort et pressa le bouton d'urgence. Des charges explosives firent sauter les doubles portes du sas et les froides étoiles scintillèrent devant l'ouverture béante. Vite, Carlos. Sans radar, nous ne pouvons pas repérer les torpilles, et une fois qu'elles se verrouilleront sur nous, ce sera rideau.

— Un moment... La respiration bruyante du canonnier semblait rauque et oppressée sur la radio inter-combinaison. Ma jambe...

— Tu es blessé ?

— Je ne sais pas. Mais ma jambe ! Je n'arrive pas à la bouger.

— Laisse-moi voir. Avec impatience, le capitaine tirailla le corps inerte et scruta l'étroit intérieur du compartiment de tir. Je vois ce qui cloche. Un obus a dû déformer la coque et tu es coincé. Je vais te sortir de là.

La sueur perla à son front tandis qu'il tirait à lui l'homme piégé. Carlos gémit, une brève aspiration suivie d'un long soupir douloureux. Soudain, il fut libéré, le capitaine ayant retiré sans ménagement la jambe coincée.

— Madre de Dios !

— Comment est la combinaison ? Intacte ?

— Je crois. Oui.

— Bien. Abandonnons le vaisseau.

Comme un forcené, le capitaine jeta le canonier par l'ouverture béante de la coque, le lançant le plus loin possible de toute la force de ses bras puis, debout au bord de l'ouverture, il se propulsa d'un coup de pied dans le vide.

Tel un poisson emporté par son élan, il dériva loin de la coque éventrée, tournant légèrement dans son élan, propulsé par la force de ses jambes et pivotant pour essayer de repérer la silhouette en combinaison du canonier. En contrebas, Mars était une orange boursouflée, marquée par les tempêtes de poussière et coiffée du blanc de sa calotte neigeuse. D'un autre côté, le soleil brillait comme un œil bestial, plus petit qu'il ne l'était vu de la Terre, mais lumineux dans sa gloire toute nue. Partout, les étoiles scintillaient, froides et lointaines, claires et immobiles, hautaines et luisantes. Une voix murmura dans sa radio.

— Baron ?

— Ici, Carlos. Comment te sens-tu ?

— Démoli. Je crois que j'ai la jambe cassée, elle fait assez mal pour ça. Et j'ai un problème de colonne vertébrale. Je n'arrive pas à bouger l'autre jambe.

— Tout ira bien. L'hôpital va te remettre à neuf.

— Tu crois ? Le murmure était lourd d'ironie. Je connais un vieux proverbe. Il faut d'abord attraper le lapin...

— Ce qui veut dire que nous devons d'abord arriver à l'hôpital.

— Exact.

— Ne te fais pas de souci pour ça. Le traceur radio aura signalé notre position et ils vont venir nous chercher. Tu as ton équipement ? Pistolet à réaction et fusées éclairantes ?

— Oui, mais...

— Nous nous rejoindrons lorsque le vaisseau sera détruit. Je ne veux pas signaler notre position à l'ennemi, et ils ne partiront pas avant d'avoir pulvérisé le vaisseau. Si nous utilisons les pistolets à réaction maintenant, ils vont les repérer et nous capturer.

— Peut-être serait-ce mieux ainsi, mon ami, dit calmement Carlos. L'espace est très grand.

— Pour passer le reste de la guerre dans un camp de prisonniers ? grogna Baron. Pas moi. Je...

Il cligna des yeux lorsque des flammes fleurirent sur la coque lointaine du vaisseau abandonné. Elles jaillirent en un déchaînement d'énergie, réduisant coque et plaques en fragments brisés lorsque la torpille éclata, éventrant les réservoirs de carburant qui explosèrent. Un instant, elles semblèrent emplir tout l'univers puis se dissipèrent en une vaste incandescence, et la froide nuit de l'espace reprit ses droits.

— Carlos ?

— Ici.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Baron fronça les sourcils. Tu sembles blessé.

— Je suis mourant, mon ami, tu dois me pardonner ma faiblesse.

— Mourant !

— Oui. Un fragment du vaisseau... Il vient de déchirer ma combinaison et m'a percé la peau. Chose incroyable, le canonier riait. Pour moi, c'est fini. Tout est fini. Plus de rêves de bon vin et de nourriture, de fiesta et de danseuses aux yeux de biches. Plus jamais je ne marcherai au soleil ni ne sentirai les vents chauds de l'été. Pour moi, il n'y aura que le silence et...

Il toussa et il y eut un sinistre écho de gargouillis liquide dans la radio du casque.

— Carlos ! Baron scruta les alentours, tentant de localiser la silhouette du canonier. Utilise ton pistolet à réaction, allume une fusée, n'importe quoi, mais montre où tu es.

— Ce serait inutile, mon ami. Il n'y a rien que tu puisses faire.

— Bon sang ! Je peux rafistoler ta combinaison, m'occuper de toi ! Irrité, le capitaine fit pivoter son corps, scrutant le cercle d'étoiles. Où es-tu ?

— Oublie ça. La voix était un murmure étouffé et étranglé par l'afflux de sang. Ce n'est rien. Cela nous arrive à tous, et chacun doit y faire face seul. Mais... une chose.

— Oui ?

— Bois une bouteille de vin pour moi. Va à une fiesta et apprends ce que sont les tortillas, le chili, les tamales. Sirote une tequila et écoute les guitares. Fais-le pour moi, mon ami. Pour moi.

— Oui. Baron serra les dents en entendant l'homme qui souffrait. Je le ferai.

— Merci. N'oublie pas, hein ?

— Carlos...

— Du vin rouge, marmonna le canonnier. Riche et épais, comme du sang. Il s'étrangla encore, tenta de rire et eut un ultime soupir de renoncement. Adios !

Le silence et le léger bourdonnement de l'onde porteuse vide.

— Carlos !

Le silence et le feu silencieux des étoiles lointaines, scintillant comme des cierges sur l'autel des cieux et veillant assidûment sur celui qui n'était plus.

Tristement, Baron les contemplait à travers la visière transparente de son casque, les regardant défiler dans son champ de vision tandis qu'il tournait lentement en traversant l'espace. Des étoiles semblables à des diamants épars, la boule rougeâtre de Mars, le minuscule globe du soleil, puis des étoiles à nouveau. Encore et encore, un étincelant panorama d'une majestueuse splendeur, un rutilant océan de lumières qui dureraient depuis d'innombrables années et dureraient encore d'incalculables éons. Il les regardait d'un œil morne, sans penser à ce qu'il voyait, sans penser à un homme désormais mort et la promesse qu'il venait tout juste d'accepter de tenir. Il ne faisait que regarder.

Et attendre des secours qui pourraient bien ne jamais venir...